

**« Noli foras ire, in te redi : in interiore homine habitat veritas ».**

Saint Augustin

## **Introduction**

Lire Sade est découvrir un mode neuf, et une nouvelle équation nature/culture dont aucune description ne saurait peut-être rendre compte de façon satisfaisante, il *faut* lire Sade pour en ressentir le vertige et la magie. La gaieté aussi.<sup>1</sup> Rien en tout cas ne saurait remplacer le sentiment né de cette lecture, d'une sorte de rapport direct avec la « nature » : c'est-à-dire le Tout, l'ensemble des choses existantes, l'être en général (au sens où l'entendaient les hommes des Lumières), et qui serait aussi comme la découverte d'un autre soi-même, encore jusqu'ici ignoré. Ce qui bien entendu suggère la question, à quoi bon donc écrire sur Sade, s'il ne doit pas être possible de rendre compte de façon satisfaisante de son œuvre, si rien ne

---

<sup>1</sup> « Pourquoi le dit-on si peu : Sade est un auteur gai, comme on peut l'être quand on piétine toutes les plates-bandes d'une ancienne société, pour y camper une parole neuve, une jeune insolence, son gai savoir ». Philippe Roger. *Sade, la Philosophie dans le pressoir*. Paris : Grasset, 1976, p. 189.

peut en remplacer la lecture, et si donc toute exégèse en est déjà à l'avance vouée à l'échec ? A quoi l'on pourrait répondre par l'argument de l'alpiniste : *parce qu'elle est là*. Sa présence invite à l'action, et puis aussi bien sûr, dans l'espoir secret d'en donner quand même quelque sorte d'explication plausible, ou au moins, de donner envie de la lire.

Deux images contradictoires me viennent à l'esprit quand je songe à cette explication : celle d'une montagne, d'un haut sommet, et celle d'un intérieur, discret et confortable.<sup>2</sup> La montagne d'abord, suscite le désir de vaincre, de dire quelque chose de neuf sur l'oeuvre, même si l'entreprise doit en rester futile, puisque rien ne peut remplacer l'ascension et que le récit que pourra en faire l'« alpiniste » ne traduira jamais l'expérience.

Mais, et aussi contradictoirement, l'expérience est facile, puisqu'il suffit ici de lire. Sade ne demande jamais à son lecteur que ce retour intérieur déjà inscrit dans le texte, et on oublie très vite chez lui qu'on y est aussi *chez quelqu'un*, comme c'est le cas chez les autres auteurs qui ne vous le laissent jamais oublier, ce qui fait qu'on y reste sur ses gardes, qu'on s'y tient bien par habitude ou par respect, mais aussi toujours un peu par crainte. Sade ne cherche jamais l'admiration de son lecteur, et son but n'est d'ailleurs pas de la susciter, ou seulement dans cette admiration de lui-même qu'il trouvera dans la Nature qu'il lui donne à contempler, le sommet où il ne fait qu'un avec elle. Car il arrive toujours un moment au fil de la lecture où le lecteur se trouve seul : plus de guide qui le tienne encore

---

<sup>2</sup> Une dichotomie qui a d'ailleurs toujours été celle de la philosophie : « Dans le *Phédon*, chez saint Augustin, Eckart et Plotin lui-même, l'image de l'ascension fait place à celle, inverse, du recueillement, ἀναχωρεσις de l'approfondissement ou de l'intériorisation ». Vladimir Jankélévitch. *Philosophie première*. Paris : PUF, 1986, p. 158.

comme un enfant par la main. C'est à lui de décider quel chemin prendre. Moment d'incertitude intense, mêlé d'une ivresse tout aussi intense – comme de se retourner au cours d'une escalade et de voir, dans le vide, un paysage neuf... et plus personne pour vous dire où mettre les pieds, ni même le nom de ce qui vous entoure. Sade *s'efface* ainsi devant son lecteur, le laisse seul maître des lieux, et l'intérieur alors, comme en fondu enchaîné, vient estomper et remplacer la quête du sommet. Aucun autre auteur n'est capable de procurer exactement le sentiment chaleureux de bien-être général et de bonheur qui vous envahit alors, et qui est certitude d'une sorte de révélation, ou *satori*, par lequel toutes les questions sont soudain résolues, et toutes les réponses adéquates. Sauf que le Zen est en fait moins généreux que Sade, et qu'on pourrait même le qualifier d'un peu *sadique*, puisqu'il ne donne pas non plus la réponse *avec* la question, comme c'est le cas dans *Les Cent vingt journées de Sodome*, les deux *Justine*, *Juliette*, ou *La Philosophie dans le boudoir* où il suffit de poursuivre sa lecture pour trouver une explication, et où le *satori* n'est qu'au seul prix de cette lecture.

Sade utilise une même technique du « court-circuit » logique que les philosophies orientales, dans les rapports et les catégories du quotidien. L'esthétique de son oeuvre vise, et comme le font aussi le Zen ou le Taoïsme, à nous *désorienter* d'abord par un renversement de toutes les valeurs, d'où doivent surgir un nouveau savoir, un nouveau plaisir aussi :

« Ô Juliette, si tu veux, comme moi, vivre heureuse  
[...] que ton âme inflexible [...] se trouve  
imperceptiblement accoutumée à se faire de vices de  
toutes les vertus humaines et des vertus de tous les  
crimes : alors un nouvel univers semblera se créer à

tes regards, un feu dévorant et délicieux se glissera dans tes nerfs, il embrasera ce fluide électrique dans lequel réside le principe de la vie... »<sup>3</sup>

C'est que le héros sadien, comme le Bodhisattva, sait « ... qu'il n'y a effectivement pas d'êtres ni de substance d'âme dans le monde des êtres [...], que l'éclosion de toutes choses est comme une aurore boréale, et que tous les mondes ne sont que de simples métamorphoses. »<sup>4</sup> Il sait, comme le maître Zen ou le « saint » Taoïste, la même vérité par eux conquise après une longue et difficile initiation, que toutes les réponses étant adéquates, la vérité *est exactement tout ce que l'on voudra bien qu'elle soit*, et qu'elle peut avoir tous les noms, comme c'est le cas pour le « Bouddha » :

« Chéou de Toung-chan répondit [à la question « Qui et le Boudha ? » ] : ' Trois *tchin* de sésame.'  
 Ouên-yen de Yun-mên : ' Une balayette.'  
 Ou-yeh de Fên-tchéou : ' Pas de pensée oiseuse.'  
 Hsing-nien de Chéou-chan : ' Une nouvelle mariée monte à âne et sa belle-mère tient les rênes.'  
 I de Pa-tchiao : ' Les montagnes bleues et les eaux vertes.'  
 Tao-tch'uan de Kouei-tsoung : ' Quand la neige a fondu, le printemps vient tout seul.'  
 Chou de Pao-fou : ' Rien ne peut le peindre vraiment.'  
 Touan de Têng-houeï : ' Le pétri d'argile et doré d'or.'  
 Nêng de Tao-ou : ' Un qui ne se fâche jamais quand on l'insulte.'

<sup>3</sup> Sade. « Histoire de Juliette », dans *Œuvres*. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), éd. Michel Delon, 1998, vol. III, p. 193-194. Toutes les références seront à cette édition, sauf où autrement indiqué.

<sup>4</sup> D.T. Suzuki, *Le Bouddhisme Zen*. Paris : Albin Michel, 1972, troisième série, p. 85-86, et 121.

Fa-ièn de Ou-tsou Chan : ‘ Un avec la poitrine et les pieds nus,’ etc...<sup>5</sup>

Il n'existe également chez Sade aucun terme particulier pour désigner la nature, puisqu'elle est tout ce que nos émotions, nos sentiments ou notre imagination nous révèlent. Tous sont donc adéquats.

C'est-à-dire que la philosophie, comme dans le Taoïsme ou le Zen, finit ici par se dissoudre dans l'Être qu'elle cherche à capter. Elle s'y résorbe, pour pouvoir être, dans le non-être. Le retour aux sources et au non-dit y devient sa seule prétention,<sup>6</sup> et c'est par la *fiction* qu'elle retrouve chez Sade ce qui est à la fois son insuffisance et sa plénitude, dans la certitude que toute explication est déjà au-delà de l'explication, et dans le sens de l'action. Elle y est comme le guide, toujours utile dans l'escalade du sommet, mais cependant aléatoire, et l'alternance pratique/théorie est aussi dans cette œuvre une thèse sur le non-dicible, sur ce qui ne peut pas être donné seulement par les mots. La philosophie, comme le phoenix, doit toujours ici renaître de ses cendres. Elle ne peut exister qu'en cessant d'être. La fiction est son être originel, son seul choix philosophique.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Ibid., p. 99-100.

<sup>6</sup> Entendons par philosophie ce qu'elle était à l'origine, une métaphysique, visant à la connaissance du Tout, et englobant ainsi nécessairement des approches aussi diverses que celles du Zen, ou du Taoïsme, etc...

<sup>7</sup> Comme le note aussi Philippe Mengue, la pensée chez Sade « ... déborde à la fois l'empirisme et le naturalisme de son époque pour en proposer une synthèse nouvelle. Le résultat n'est rien moins qu'une « nouvelle image » de la pensée et de la philosophie, tout à fait contemporaine, dont le principe constitutif implique l'ancrage de la pensée dans un procès d'écriture. » *L'Ordre sadien*. Paris : Kimé, 1996, p. 73.

La pensée fonctionne chez Sade en système clos, la fin y est déjà dans le début, et vice-versa (le vice y est dans la vertu, et la vertu dans le vice, la création dans la destruction, etc...). La route qui monte est toujours ici la même que celle qui descend,<sup>8</sup> la base, la même chose que le sommet, et atteindre le sommet, la même chose qu'un retour à la base (au soi). A égale toujours chez lui A (ou s'il égale B, B égale encore A, ce qui revient au même). Comme le but, la connaissance de l'Un, de la Nature, ne peut être atteint que si la philosophie peut « tout dire », elle doit d'abord pour être commencer par se dire elle-même : s'avouer fiction.

Notons que fiction vient du latin  *fingere* , qui signifie feindre, ou détourner, d'un sens ou d'une direction premiers. La fiction est ce qui divertit (*divertere*), détourne, éloigne, au sens propre, comme au figuré : le meurtre de Raskolnikov dans *Crime et Châtiment*, par exemple, est un tel détour, détour d'un crime réel, mais aussi *divertissement*. C'est par la fiction que ce crime devient *divertissant*. Expérience banale d'ailleurs : nous la faisons tous les jours devant notre télévision, au cinéma, ou en lisant des romans. Sade fait donc usage d'une « feinte » esthétique, et en l'appliquant à la philosophie, fait ainsi de celle-ci la *feinte* de la fiction (ou le contraire). La fiction sadienne est une philosophie de la feinte – ce qui nous ramène tout naturellement au matérialisme, dont on sait quel rôle éminent, sous le nom de *clinamen*, y joue le détournement, puisque c'est lui qui seul permet à l'atome de rejoindre, et de se combiner avec d'autres atomes pour générer de nouvelles formes de vie, alors que sans ce détour l'atome continuerait sa course stérile dans le vide absolu. Il n'y aurait sans lui aucune forme de vie possible, il n'y aurait rien. Philosophie et fiction

---

<sup>8</sup> « Οδοζ ανω κατοωμια και ωντε. » « The way up and down is the same. » Fragment d'Héraclite, cité par David Schur. *The Way of Oblivion*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1998, p. 20.

vont ici de pair, et sont comme deux atomes dont l'absence de contact devrait nécessairement entraîner la stérilité et la mort. La feinte de la fiction sadienne, pourrait-on dire, est ce *clinamen* par lequel celle-ci rejoint la philosophie et se combine avec elle pour donner naissance à quelque chose de neuf, quelque chose qui est philosophie se donnant entièrement comme fiction, et fiction n'ayant de réalité que philosophique.

Son univers est celui de la matière en mouvement obéissant aux seules lois du hasard et de la nécessité, l'univers de l'activité incessante des atomes et du *clinamen* 'attributif',<sup>9</sup> dans lequel les entités des trois règnes (minéral, végétal, animal) sont toujours des "conjugaisons d'un même verbe" (Deleuze). Aucune primauté cependant du vide sur l'être, comme dans les religions, où ce *clinamen* officiant de l'être et de ses réincarnations serait plutôt une calamité (le Bouddhisme ou le Taoïsme ne nient certainement pas la matière, mais, comme le Christianisme, l'indexent d'un signe négatif auquel il faut aussi se soustraire : l'enfer ici, et le plein ou la roue des réincarnations ailleurs, etc...). Mais le vide complémente toujours le plein dans le matérialisme, la chute des atomes y est aussi nécessaire que leur destruction, et pas de chute sans vide d'ailleurs (ou sans atomes), puisqu'il n'y aurait plus *rien*. L'univers sadien est celui du *yin* et *yang*, et d'une parfaite harmonie :

---

<sup>9</sup> Au sens où l'entendait Spinoza : « Les attributs chez Spinoza sont des formes dynamiques et actives. Et voilà bien ce qui paraît essentiel : l'attribut n'est plus attribué, il est en quelque sorte "attributeur".[...] En ce sens les attributs chez Spinoza sont de véritables *verbes*, ayant une valeur expressive : dynamiques, ils ne sont plus attribués à des substances variables, ils attribuent quelque chose à une substance unique. » Gilles Deleuze, *Spinoza et le problème de l'expression*. Paris : Minuit, 1968, p. 36-37.

« Rien ne naît, rien ne périt essentiellement ; tout n'est qu'action et réaction de la matière ; ce sont les flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent à tout instant, sans qu'il y ait perte ni augmentation dans la masse de ses eaux ; c'est un mouvement perpétuel qui a été, et qui sera toujours ». Vol. III, p. 877).

La Nature sadienne est un tout où être et non-être dépendent l'un de l'autre, où l'un ne peut être nié sans entraîner également la négation de l'autre, et où règne l'indifférence absolue dans les êtres qui la composent : (« ... le ver, qui naît de la pourriture, n'est pas d'un prix moindre, ni plus considérable à mes yeux, que le plus puissant monarque de la terre », (Vol. III, p. 885). La destruction y joue un rôle essentiel comme terme premier et dernier de tout mouvement (comme les flots de la mer). Le spermatozoïde serait l'image même de ce mouvement, puisqu'il ne meurt comme l'atome que pour donner naissance à une vie nouvelle.

Que la fiction soit aussi *divertissement* de la philosophie – où le contraire – semble ici évident. Il suffit par exemple de songer au fleuve d'Héraclite. Notre petite planète, grain de sable perdu dans le cosmos, atome délié dans un flux sans début ou fin que ce grand  $\infty$  de l'infinité qui combine le cercle et la ligne – images de la chute de l'atome et de son *clinamen* – est elle-même un atome tombant autour du soleil dans un pareil vide absolu. Elle sera aussi détruite un jour de manière ou autre, alors que les particules qui le composent, se combinant ailleurs avec d'autres, donneront naissance à de nouvelles formes de vie, sans que rien ne se perde dans cette transformation. La matière reste ici toujours actuelle et potentielle à la fois, *natura naturans* et *natura naturata*, et ce qu'il en adviendra n'a ni plus ni moins de valeur que ce qu'il en est actuellement :

« C'est notre orgueil – écrit Sade, citant Montesquieu – qui nous empêche de sentir notre petitesse, et qui fait, malgré qu'on en ait, que nous voulons être compté dans l'univers, y figurer, y être un objet important. Nous nous imaginons que la perte d'un être aussi parfait que nous dégraderait toute la nature, et nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que tous les hommes ensemble, que cent millions de terres comme la nôtre, ne sont que des atomes déliés, indifférents à la nature ». (Vol. III, p. 878).<sup>10</sup>

Tout est permis alors, parce que tout est exactement *égal*, et que le bien n'est qu'une autre façon de faire le mal, ou le vice égale la vertu : il n'y a pas de hasard qui ne soit en même temps nécessité, ni de nécessité qui ne soit aussi un hasard : le couteau plongé dans le sein de César, la guillotine tombant sur le cou de Louis XVI sont ici tout aussi *naturels* et nécessaires qu'un lever du soleil, un vol de papillon, ou le parfum des fleurs. Nous y sommes dans une vision de l'univers d'un optimisme *total*, au sens où l'illustrent aussi l'ange Jesrad de *Zadig*, les monades leibniziennes, ou le *Discours sur l'homme* de Pope. Tout y est récupéré, raisonnable (comme aussi dans le Taoïsme, ou le Zen), et il n'y a plus que du mouvement, du *divertissement*, le jeu incessant des destructions et des

---

<sup>10</sup> Ce que confirment aujourd'hui les scientifiques : « In every quasar explosion millions of worlds – some with life and intelligence to understand what is happening – may be utterly destroyed. The study of the galaxies reveals a universal order and beauty. It also shows us chaotic violence on a scale hitherto undreamed of. » Carl Sagan. *Cosmos*. New York : Random House, 1983, p. 250. Notons que même un croyant tel que Bernardin de Saint-Pierre partage aussi ce sentiment de l'absolu relativisme de notre condition : « Mais si le genre humain n'existait pas, on ne peut pas supposer [écrit-il] qu'il y eût rien de dérangé : chaque ruisseau, chaque plante, chaque animal serait toujours à sa place. » *Etudes de la nature*. Paris : Firmin-Didot, 1885, p. 124.

créations de l'être. Car pour que tout soit Un, comme le supposait Parménide, il faut également que rien ne soit en particulier, et que la conscience de l'être se donne aussi sur le mode de l'absence, d'un « *omnis determinatio negatio est* » spinoziste pour la description duquel la fiction est l'outil idéal, comme étant d'abord et par définition la négation de cet être qui la fait être. Tout nous est donné en elle dans l'équation de cet être qui est sur le mode de n'être pas, et n'est pas sur le mode d'être (comme chez Sartre), et dont l'essence est tout autant négation que *négatif* de ce qui peut être, perçu sur le mode de la négativité.<sup>11</sup>

La conscience est chez nous ce vide où tombent les pensées, sous toutes leurs formes, où elles se combinent, grâce au *clinamen* du désir, de la fantaisie, ou de l'imagination, pour donner naissance dans un cycle perpétuel à de nouvelles formes, à leur tour détruites, pour en initier de nouvelles encore. Sade est le seul auteur à avoir imaginé l'application de ce phénomène à la littérature pour montrer comment, la destruction étant de l'essence même de la pensée, la vraie

---

<sup>11</sup> « NON est mon nom  
NON NON le nom  
NON NON le NON

L'esprit individuel atteint l'absolu de soi-même par négations successives ; je suis ce qui pense, non ce qui est pensé ; le sujet pur ne se conçoit que comme limite d'une négation perpétuelle.

L'idée même de négation est pensée ; elle n'est pas "je". Une négation qui se nie s'affirme elle-même du même coup ; négation n'est pas simple privation, mais acte positif.

Cette négation, c'est la "théologie négative" dans son application pratique à l'ascèse individuelle. » (René Daumal. *Le Contre-Ciel*. Paris : Gallimard, 1970, pp. 25-26.)

sagesse consistera à se contenter du plaisir de ce perpétuel retour intérieur, et de la contemplation du spectacle toujours neuf d'un holocauste, qui est celui-là même de la vie.

Nous nous proposons ici de voir certaines des modalités de ce retour intérieur et de la découverte en soi de toute vérité, tels aussi que célébrés par Saint Augustin.

